

## **DETENTE**

Les moments de détente n'étaient pas très nombreux. Les études libres, où l'on pouvait faire de la correspondance ou de la lecture de distraction, étaient rares. L'ambiance était sérieuse et studieuse.

Le jeudi après-midi, on allait en promenade, en rangs, comme cela se faisait à l'époque. Souvent, surtout pendant l'été, la destination était le petit bois de la Maillardière. Il était interdit de s'asseoir, sauf dans les derniers jours de l'année scolaire pour jouer aux cartes.

Une fois par an, on partait en car. On allait à la mer, sur la côte au sud de Nantes. Je crois que c'est là que j'ai vu la mer pour la première fois. On est allé aussi une fois à Sainte Anne d'Auray.

Quelquefois aussi, nous allions animer la messe dans une paroisse. Après la messe, nous mangions chez l'habitant. C'est au cours d'une de ces sorties, à Ancenis je crois, que j'ai vu pour la première fois des huîtres sur une table devant moi. Le camarade qui m'accompagnait était Bernard PRACCA, du même village que moi, aussi ignorant des fruits de mer, et nous avons été obligés de demander à la maîtresse de maison comment il fallait utiliser ces étranges coquillages. Par la suite Bernard a quitté le Séminaire. Mais comme il aimait l'Afrique il est allé enseigner au Dahomey. Il y est mort peu après dans un accident de voiture.

Un dimanche par mois, l'après-midi du dimanche était libre. En fait, cette liberté était réservée aux Nantais ou à ceux qui avaient de la famille à Nantes. Ce jour là, les Vêpres étaient avancées tout de suite après le repas de midi. Nous les terriens, nous étions un peu jaloux, et notre jalousie s'exprimait dans le chant des Vêpres. Les Nantais accéléraient le chant pour finir plus vite. Et nous, qui ne partions pas, nous ralentissions exprès : pendant le temps pascal, où l'on chante normalement le Psaume 116, qui est le plus court de tous, un terrien essayait parfois d'entonner le Psaume habituel des dimanches, le 113, *In exitu*, qui est nettement plus long.

Il y avait aussi ce qu'on appelait le monôme du BAC : un spectacle qui tenait du défilé, du théâtre et du feu de camp. C'était pour décontracter les candidats au Bac quelques jours avant l'épreuve. Au cours de chants, poèmes, saynètes, il était permis de ridiculiser des personnages politiques connus, même de se moquer des professeurs...avec modération cependant, car les textes devaient d'abord passer à la censure. Quelquefois, les censeurs ne comprenaient pas toutes les allusions et laissaient passer des caricatures assez fortes de l'un ou l'autre professeur. Le Père Masson était une des victimes préférées :

*Lorsqu' avec son cartable fait de peau de bête,*

*Echevelé, livide, et branlant de la tête,*

*Pisteuterus entra, il dit : Assoyez-vous...*

(parodie de Victor Hugo, la Légende des siècles)

## **LECTURE**

Au réfectoire, on avait parfois le droit de parler, mais le plus souvent il y avait une lecture, qui se faisait « recto tono », un peu comme un chant sur une seule note. Recto tono, les choses drôles sont difficiles à lire, mais c'était la coutume de lire ainsi. C'était nouveau pour moi : au collège, nous lisons aussi au réfectoire, mais normalement.

Les lecteurs étaient choisis sur « casting ». A la rentrée, les nouveaux passaient une épreuve pratique. J'avais été retenu. C'était chacun à son tour.

Le lundi matin, on lisait dans le journal le résultat des matchs de foot de la veille. Au début, j'ai suscité les rires en lisant mal les noms de certaines villes de Bretagne. Quand vous ne connaissez pas, comment allez-vous lire « Penhoët ? »

Le surveillant du matin était généralement le Père Masson. Il était originaire de Fougères. Quand on donnait les résultats du « Drapeau » de Fougères, il y avait toujours des murmures, de satisfaction ou de désappointement.

Les livres lus au réfectoire ne présentaient pas tous le même intérêt. Certains étaient même ennuyeux. Dans ce cas, les lecteurs sautaient des pages pour que le livre finisse plus vite. Comme les pères n'étaient pas tous présents à tous les repas, ils ne s'en apercevaient pas. Si éventuellement l'un ou l'autre s'étonnait que le livre soit si vite terminé, on lui disait que les pages étaient petites ou que les lettres étaient grosses.

## **LITURGIE**

La liturgie n'était pas très vivante au séminaire. Il faut dire que tout se faisait en latin à l'époque, ce qui ne facilitait pas tellement la participation. Normalement, c'est le père supérieur qui célébrait. En même temps qu'il célébrait à l'autel principal, les autres prêtres célébraient individuellement à la tribune, une véritable usine à messes : chaque prêtre avec son servent. Il y avait aussi un petit autel derrière le maître autel. Un vieux petit prêtre des environs venait de temps en temps y célébrer la messe, pendant la messe commune. Nous ne pouvions nous empêcher de regarder la montre, car il célébrait en un temps record : de 10 à 12 minutes. Il célébrait quelquefois la messe de communauté, un peu moins vite, mais il était difficile à comprendre. Nous l'appelions « ridigalawisti : c'est ce que nous entendions de *qui memoriam reliquisti*.

Plus vivantes, il y avait de temps en temps les célébrations liturgiques avec le père THIVOLLIER. C'était, je crois, un Fils de la charité. Il circulait en roulotte et venait de temps en temps à Pont-Rousseau. Cela se passait dans l'église paroissiale Saint Paul, à l'occasion d'un temps fort (avent, carême). Il organisait des célébrations très libres : on appelait cela des « paraliturgies ». C'étaient des temps de prière, de chant, de proclamation de la Parole de Dieu. Mais il n'y avait pas la raideur habituelle des rites : c'était un peu théâtral, tout en français, à une époque où le latin régnait en maître. Les lecteurs attirés du séminaire, dont j'étais, étaient invités. En longues aubes blanches, nous marchions dans le chœur en proclamant des textes bibliques dialogués. C'était très priant, très beau, et surtout accessible à tous. Nous rêvions du jour où notre liturgie un peu raide pourrait trouver ce climat de liberté.

Le même Père Thivollier organisait pendant l'été des camps-vacances sur les plages, et plusieurs séminaristes de Pont-Rousseau y participaient. C'est à cette époque aussi, me semble-t-il, que le Père a sorti son livre sur la vie de Jésus : *le Libérateur*. Il avait fondu les quatre évangiles en un seul récit, en langage simple et moderne. Le texte évangélique était en caractères gras, et il était parsemé de précisions ajoutées qui permettaient de mieux comprendre les lieux et les coutumes, le tout formant un ensemble suivi très harmonieux. C'était passionnant, c'était une véritable découverte de l'Évangile et de Jésus. Plus tard, les professeurs d'Écriture sainte nous ont dit que ce n'était pas bien de mélanger ainsi les 4 évangiles. En tous cas, pour moi, ce fut une révélation, une rencontre cordiale et vivante avec le Christ de l'Évangile.

En matière de chants, le grégorien régnait en maître. En venant au Séminaire, il fallait obligatoirement apporter le « plain chant », gros livre de chant grégorien, aux tranches rouges ou dorées. Que d'heures passées à répéter les introïts, graduels, et autres offertoires : certains airs sont magnifiques, mais d'autres sont poussifs, ennuyeux, très lents à mémoriser. Il fallait aussi

avoir le livre de Besnier : « Cantiques et Motets. » Tous les cantiques français en venaient. J'avais eu de la peine à le trouver à Lyon. Le livre de Motets, avec les chants latins, était connu, mais pas tellement le livre de Cantiques français. Besnier était nantais, il avait harmonisé pas mal de chants traditionnels dont son ami le Père Dériveau, poète pas toujours très inspiré, avait composé les paroles. A Nantes, il avait le monopole. On ne connaissait guère d'autres cantiques. Après les premières vacances, j'ai apporté le livret « les 2 tables », qui venait de sortir à Lyon, et on a pu chanter aussi : *Tu es mon berger – Tu es, Seigneur le lot de mon cœur – Envoie des messagers...etc.* comme dans les régions non nantaises de l'Eglise de France.

La liturgie était en latin, on suivait la traduction dans son missel. C'était généralement le Dom Lefèvre, que tous les parents pratiquants se faisaient un devoir d'offrir comme cadeau de communion à leurs enfants. C'était un livre comme on les faisait après la guerre : mauvais papier, mauvaise impression, présentation compliquée. C'est dans ces temps qu'est sorti le missel dit « de Feder » : une merveille de présentation et de contenu, avec les textes en latin et en français, les titres en rouge, des introductions éclairantes, des traductions très belles et très faciles à lire en public.

Il y a eu aussi la parution des « Psaumes de Gelineau ».

Un jour, on nous a réunis dans la salle d'études pour entendre un disque de cantiques qui venait de sortir. Ces voix pures et claires, ces mélodies simples et belles, ce fut un moment d'intense émotion, un enchantement, un avant-goût de la liturgie céleste :

*Alleluia, a a a a a...*

*Venez, adorons le Seigneur...*

*Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer...*

*Ceux qui sèment dans les larmes moissonnent en chantant.*

Je pense que mon amour des Psaumes date de ce jour, et quand on a vécu une telle heureuse surprise, toutes les autres traductions et tous les autres chants des Psaumes paraissent bien fades. Au moment où j'écris, en 2006, cette remarque me semble encore tout à fait valable.

Tous ces livres et recueils ont fait beaucoup pour notre « intériorisation » de la prière liturgique.

J'ai été aussi beaucoup impressionné par la Fête-Dieu telle qu'elle se faisait au Séminaire. Nous composions des tableaux sur le sol avec de la sciure colorée : Jésus, Marie, des calices et des hosties... Je ne connaissais pas cette coutume dans nos Monts du Lyonnais : c'était très beau.

Chaque année, il y avait un Concours entre les écoles catholiques de l'Ouest, qui s'appelaient Concours de l'Ouest, pour les élèves de Première, je crois. Le séminaire participait toujours à cette compétition. Cette année-là, en Instruction religieuse, le sujet était : *Commentez cette parole du Curé d'Ars : laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes.*

Je m'en souviens encore car c'était mon domaine : vanter l'importance de la présence du prêtre, des cérémonies...J'ai sans doute été très persuasif, j'ai eu un prix, un beau livre sur les Cathédrales de France.

## **LES NANTAIS**

Avant de quitter Pont-Rousseau, il faut que je dise un mot des Nantais.

J'ai passé chez eux – la majorité des séminaristes venait du pays nantais ou de la Vendée – trois années agréables. Ils sont simples, cordiaux, accueillants. Ils aiment la plaisanterie, ils sont bons vivants. Ils ont la foi, ils aiment l'Eglise et toutes ses manifestations extérieures. Ils ne sont pas rivés à leur terroir et s'expatrient volontiers. Mais j'ai deux reproches à leur faire :

Le premier reproche, c'est leur grossièreté. Les Nantais parlent très mal. Beaucoup d'interjections grossières sont utilisées couramment. A tout moment on se traite de « fils de

garce »...on se fait « baiser » sans arrêt. J'étais étonné d'un tel langage, surtout dans un séminaire. De fait, chez eux, c'est sans gravité. Il y a autant de fils de garce à Nantes que de couillons à Marseille, et ils ne sont pas plus coupables les uns que les autres ; mais au début, ça surprend !

Le deuxième reproche, c'est leur amour de la pluie : de vrais escargots. La pluie ne les gêne pas. En fait, c'est peut-être moins un défaut qu'une adaptation climatique. Il pleut très souvent à Nantes. Comme le réservoir d'eau, l'océan intarissable, est tout près, on peut avoir une journée entière de soleil éclatant avec une dizaine d'averses aussi fortes que subites et autant d'éclaircies radieuses. Evidemment, si les nantais craignaient la pluie, ils ne sortiraient jamais. Depuis des siècles, ils « font avec ».

Alors, le jeudi après-midi, même s'il tombait des cordes, on allait en promenade, on se mouillait pendant des heures, on pataugeait dans les flaques. On revenait trempés, frigorifiés, les chaussures alourdies et durcies. En hiver, cette humidité multipliait mes engelures. Si le père responsable de la sortie était un homme de la France intérieure, comme le Lyonnais Durif ou le méridional Duffès, on pouvait arriver à le faire fléchir et remplacer la promenade par une étude libre. Mais avec de vrais nantais comme le père Michel DURAND, dit Dudule, pas question d'échapper à la douche. Une douche prolongée, pas comme celle du séminaire, hebdomadaire, vite expédiée, selon les injonctions du père Kerlévéo : « essuyez-vous et sortez ! »